Gilbert La Rocque : « ...sachant déjà que le sexe est cousin de la mort... »

André Vanasse

Numéro 8, novembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40506ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vanasse, A. (1977). Compte rendu de [Gilbert La Rocque : « ...sachant déjà que le sexe est cousin de la mort... »]. *Lettres québécoises*, (8), 47–49.

Gilbert La Rocque :

« . . . sachant déjà que le sexe est cousin de la mort . . . »

Elle me disait : « Oh ! tu sais, si tu as lu les romans de Beaulieu, tu peux fort bien te dispenser de lire ceux de La Rocque. C'est du pareil au même ». Je l'écoutais, étonné, me demandant si beaucoup de gens pensaient comme elle. Mais comment nier que la trajectoire de Gilbert La Rocque suive de trop près celle de Beaulieu. Des éditions du Jour à VLB en passant par l'Aurore. Et il fallait en plus que La Rocque (du moins à une certaine époque) habitât, comme Victor-Lévy Beaulieu, le quartier de Montréal-Nord !

Pourtant entre les deux auteurs l'écart est manifeste. Je me souviens qu'en 1971 j'avais interrogé l'un et l'autre pour une série d'articles qui allaient paraître dans la revue *Le Maclean*. J'étais d'abord allé chez Beaulieu à Montréal-Nord. J'étais fort intimidé. Ses romans et essais m'avaient bouleversé. Je revenais tout juste d'un séjour de deux ans en Europe. Je redécouvrais la littérature québécoise, celle que les éditions du Jour publiait à une cadence infernale. J'étais déboussolé. Voilà que de jeunes romanciers parlaient du sexe avec autant de naturel que ceux des années cinquante en avaient mis pour traiter de l'angoisse ou du néant de la vie. Godbout, Aquin, Ducharme, c'est-à-dire ceux que j'avais lus avant mon départ pour l'Europe, se voyaient dépassés par une nouvelle tendance dont ils n'étaient pas, je crois, responsables. Comment faire alors, si je les interrogeais, pour ne pas parler du contenu de leurs livres ?

Je revois encore Victor-Lévy Beaulieu tétant sa pipe, le sourire en coin, me laissant patauger dans ma glu ! Ma rencontre avec Gilbert La Rocque n'avait pas été moins aisée. Là encore je devais aborder des sujets qui, jusqu'ici, n'avaient pas fait l'objet de commentaires littéraires (vous connaissez beaucoup d'études sur le thème de la mauvaise haleine ou sur celui d'écoeuvants restants de table ?). Mais même si l'un et l'autre traitaient de sujets analogues, j'avais acquis, d'abord par la lecture, ensuite par mes rencontres la certitude que ces deux auteurs étaient fort différents.

Car, ce que véhicule Gilbert La Rocque a peu à voir avec les fantasmes de V.-L. Beaulieu. Du reste, au niveau de la sexualité, la préoccupation de La Rocque concerne moins le phallus (comme c'est le cas chez Beaulieu) que l'anus. Lui-même écrivait, non sans quelque ironie, dans son premier roman :

Ça y est . . . bien barrer la porte avant tout, sans quoi je ne suis pas capable, manque de concentration, jamais je

n'ai pu aller aux toilettes sur les trains, on n'est pas à son aise là-dedans secoué de tous côtés . . . changer cette serrure antiquaillerie clé qui tourne mal vieille serrure faite pour l'oeil voyeurisme heureusement la clé comme bouchon, clac ! enfin ! important qu'on soit bien seul, c'est comme quand on vous regarde faire dans les urinoirs publics ou rien qu'à imaginer qu'on regarde, rien à faire, on reste sec, et dire qu'il y en a qui vous lâchent ça n'importe ou, yeux pas yeux, monde pas monde, foule si vous voulez, pas de différence, braves bêtes pas complexées pour un sou, phase anale bien résolue . . .

(le nombril, p. 152)

Heureux les chieux ! Malheureusement pour eux, les héros-narrateurs des romans de La Rocque n'appartiennent pas à cette caste privilégiée. Arrêt brusque à la phase anale, constipation (« Rien, rien de rien, j'en étais sûr, j'ai trop attendu . . . » p. 153). Pas joli joli ça ! Très déplaisant ça !

Et effectivement chez La Rocque, la fonction anale est un thème obsédant. Les titres de ses romans sont significatifs à cet égard. Ils sont presque tous liés de près ou de loin à l'image du tube digestif. Ce sont, dans l'ordre : *le nombril* c'est-à-dire une allusion au cordon ombilical, ce par quoi on nourrit l'enfant ; *corridors*, métaphore possible du gros et du petit intestins ; *après la boue*, pour ne pas dire « après la merde » ; *Serge d'entre les morts* où spontanément (du moins pour ceux qui ont lu Gilbert La Rocque) est connotée l'image de la pourriture.

La merde, la pourriture, la mort constituent de fait les thèmes récurrents des romans de Gilbert La Rocque. Je serais même tenté d'affirmer qu'aucune description chez lui n'est parfaitement lisse : sous la surface se cache inmanquablement le petit vers blanc, solitaire ou pas, qui ronge par le dedans, accomplissant en secret son immense, laborieux et fatal travail de putréfaction. Pour La Rocque, le monde est d'abord immonde : énorme intestin qui, tel le boa, digère somnolent et rejette par la suite sur le sol, dans un puant tas de merde, le fruit de sa digestion.

À ce sujet les exemples sont si nombreux qu'on n'en finirait plus de les citer. Qu'il nous suffise de noter que la perception du réel chez La Rocque se réalise sous la forme du morcellement : la maison est d'abord un ensemble de pièces où la chambre à coucher (lieu des odeurs nauséabondes, des haleines fétides du réveil

matinal, de la transpiration des pieds etc.) est reliée par un corridor (thème obsédant chez La Rocque) à la cuisine (où traînent des restants de nourriture dégoûtants) ou encore à la salle de bain (pipi autour du cabinet de toilette, cheveux mêlés à la graisse de savon dans l'orifice d'échappement du lavabo sans compter l'odeur persistante et écoeurante des dernières défécations). Le dehors, d'autre part, renvoie soit à l'arrière c'est-à-dire dans la ruelle où les poubelles renversées dégagent des odeurs propres à exciter les vicieux (couples de jeunes se « plothant » ou maniaques sodomisant les enfants, les castrant, les éventrant !) soit à l'avant où les bouches sales du métro vous avalent comme un répugnant Moloch ou alors vous vous entassez dans ces boîtes à ordures ambulantes que sont les autobus pour vous rendre à votre travail où vous vous retrouverez dix à douze à travailler dans une pièce mal aérée.

D'une façon ou l'autre vous devez toujours vous coller à cet univers particulier qui est celui de la senteur, celui de la mauvaise haleine dégagée par des dents mal brossées ou pourries ou encore par des dentiers qui recèlent, entre la gencive et le moule qui l'entoure, les détritiques qui s'y sont logés, celui aussi des aisselles mal lavées ou des fourches malodorantes.

Bien sûr, il n'y a pas que ça dans les romans de La Rocque. Pourtant on ne peut nier que l'image intestinale soutient sa perception du réel de sorte que l'ignorer serait, à mon avis, faire preuve d'aveuglement et, en définitive, s'obliger à mal comprendre son univers romanesque. À titre d'exemple, il serait difficile d'expliquer le comportement de Gaby dans *Après la boue* en faisant fi du thème anal. Pourquoi Gaby s'avorte-t-elle avec cette broche à tricoter rouge ? Pourquoi refuse-t-elle d'être enceinte ? Pourquoi refuse-t-elle, pour revenir aux origines du drame, que Roch, son étalon, l'enfile comme une fausse perle ? Pour répondre à ces questions il est nécessaire de relire la scène d'accouplement qui déclenche son départ précipité (et inattendu pour elle) de la maison conjugale :

... déjà son grand sprigne se cabrant braqué sur moi poignant juste entre mes cuisses dardé pouah ! son sourire pouah ! son air de chien grimant en extase la chienne oh ! mais quelle écoeurante comédie ! mais c'est effrayant les yeux qu'il a ! remettre son masque rien que pour pouvoir me planter sa pine dans, non ! je ne suis pas sa chose non ! ... Seigneur ! Ça y est ça rentre je devrais me coudre des lames de rasoir dans le vagin faire de la viande hachée avec sa queue oh ! ça va mal il n'est pas capable d'enfoncer plus loin il sent bien que je suis crispée comme jamais et que j'ai la fourrante serrée comme un anus mais il est fou ! il veut que je m'écartille encore plus, non ! c'est assez ! non ! je ne suis pas sa putain non !

Pourquoi Gaby trouve-t-elle si dégoûtant l'acte d'amour ? Pourquoi se moque-t-elle précisément des grands ébats amoureux (ah ! ma Gaby ! ah mon amûûû !) sinon qu'elle a transformé son vagin en anus comme elle l'avoue elle-même et qu'elle se doit non plus de recevoir mais d'expulser l'étron-pénis de Roch ! Le cri de Gaby, c'est celui du non, c'est celui de l'analité.

Elle refuse d'ailleurs pour les mêmes raisons inconscientes « foetus » qui s'est installé en elle. Elle n'accepte pas qu'il creuse son trou dans son ventre, qu'il la ronge par en-dedans, qu'il lui vole son sang et sa vie. Et comme pour Roch son mari, sans trop comprendre pourquoi, poussée par une force incontrôlable et qui à chaque fois l'étonne, elle rejettera foetus-étron au risque de sa vie et de son bien-être psychique.

De même, par la suite, frappera-t-elle violemment son père, l'aveugle, le chétif, l'incapable, le plaignard avec sa propre canne blanche. Elle le fera encore une fois sans trop savoir pourquoi, animée d'une force quasi mécanique et finalement surprise, décontenancée mais satisfaite du geste qu'elle a posé.

Dans tous les cas il s'agit d'un violent geste de refus : refus de son mari, refus de son enfant, refus de son père. Haine aussi de son frère, de sa belle-soeur, de tous ceux qui, en définitive, l'approchent ou la regardent. Car pour elle, être dans un lieu public signifie être déshabillée, violée par le regard des autres. Cela l'écoeure, l'enrage parce qu'elle refuse systématiquement l'autre sous toutes ses formes.

Cette attitude de refus est la marque de commerce de l'écriture de Gilbert La Rocque. À ce titre il est instructif de noter que dans ses romans, aucune des scènes amoureuses n'est vraiment réussie, soit que le mâle ne puisse éjaculer (« rien de rien ! pas de jus, resté sec avec pas d'orgasme et pas d'éjaculation, rien ! » dira Jérôme dans un langage qui ressemble étrangement à celui qu'il utilisait pour décrire ses problèmes d'évacuation intestinale) soit que la femelle en retire le déplaisir que Gaby a connu c'est-à-dire une sorte d'irritation, morale et/ou physique, (« maudite marde j'ai quasiment de la misère à marcher y était temps que t'arrêtes t'étais après m'arracher la plothe » dira une fille de *Serge d'entre les morts*).

De fait tout rapprochement amoureux exige en même temps une distanciation. Il s'agit en somme de dire oui et non en même temps de sorte que l'entente soit vouée à l'échec. Les relations entre Jérôme et Nathalie sont à cet égard exemplaires car à un certain moment Jérôme exprime clairement ce oui-non, ce divorce qui caractérise si bien les personnages de La Rocque :

Partir, elle va partir ! non, pas tout de suite, ce serait de nouveau le silence, et peut-être pire encore, attends Nathalie, attends ... la retenir, il faut la retenir ...

— Ah bon ... Si tu es si pressée ... D'ailleurs moi aussi il faut que je m'occupe de certaines affaires ... moi aussi je suis pressé et puis si tu veux t'en aller tu peux t'en aller comme tu veux, tu es dans un pays libre tu sais, mais oui, c'est ça, va-t-en, va-t-en au plus sacrant !

(le nombril, pp. 172-173)

La contradiction entre la pensée et la parole est ici manifeste. Ce n'est évidemment pas toujours le cas dans l'ensemble des textes de La Rocque. Ce mécanisme fonctionne par ailleurs secrètement et explique même le type spécifique d'écriture qui caractérise le style de La Rocque. Style haché, broyé, rempli d'ellipses, de coupu-

res syntaxiques, style en définitive du morcellement où les personnages, tout en décrivant les événements, les contestent simultanément dans une constante rumination intérieure. Car le réel qui apparaît sous leurs yeux se doit d'être nié. L'écriture de La Rocque est truffée de phrases type : « Me demande si... », « Serais bien étonné que... » etc...

Au propos manifeste se greffe un discours intérieur qui le sabote, une obsédante rumination qui, à la longue, peut devenir agaçante. Dans cette perspective, il est évident que l'écriture de La Rocque risque de tourner en rond et de se mordre la queue ! C'est d'ailleurs l'impression qui se dégage d'une relecture en file de ses romans. Heureusement que *Serge d'entre les morts* est venu briser le cycle des trois premiers romans. Ce dernier marque, comme le signale si bien le texte sur la page couverture de l'endos du volume, « une étape importante dans l'oeuvre de Gilbert La Rocque ».

Pourtant il ne diffère guère des autres. Nous sommes encore plongés dans le monde des odeurs. Le narrateur, flairant comme un chien de chasse, nous oblige à le suivre dans toutes les pièces de la maison qu'il habite. Il nous fait humer le parfum doux et chaud de sa mère mais aussi l'odeur persistante de sa grand-mère confinée dans sa chambre depuis la mort subite de Piphane son mari, se décomposant elle-même lentement, mourant sans être morte puis finalement s'éteignant dans « ce grand tombeau familial » qu'est la maison construite par Piphane juste avant sa mort. Car le héros orphelin de père (tué dans un terrible accident d'automobile) est venu s'associer dans cette maison à Colette sa cousine,

elle-même orpheline de mère (morte quelque temps après son accouchement) avec le résultat que le remariage de sa mère avec le père de Colette ont fait de cette dernière à la fois sa cousine et sa demi-soeur.

Ici l'amour et la mort se côtoient. Le héros circule de la chambre de sa grand-mère à celle de Colette faisant l'amour avec une fille dans celle de la vieille puis étant pris en flagrant délit de masturbation et voyeurisme dans la garde-robe de la chambre de Colette où il s'était réfugié pour l'observer, baignant comme un bienheureux dans les robes parfumées de sa cousine.

Amoureux fou de sa soeur-cousine, c'est à la trace qu'il la suit, jalouxant son futur mari, traumatisé par leur mariage, imaginant les plaisirs qu'ils se donnent tout en souffrant mortellement d'être exclu de son univers.

C'est dans cette atmosphère trouble que se déroule le roman mais ce qui lui procure son intérêt c'est moins la trame que le contenu qui l'organise. Pour la première fois une certaine tendresse diffuse se dégage du texte lui donnant de la sorte une dimension qui renouvelle l'écriture de La Rocque. Bien sûr l'interdit pèse sur Colette. Bien sûr « le sexe reste toujours le cousin de la mort ». Mais on se surprend tout de même à penser qu'Iseut était, elle aussi, mariée au roi Marc et que son amour pour Tristan était lui aussi lié à la mort...

Colette, contrairement à Iseut, n'aime pas Serge. Ce n'est pas l'épée qui les sépare mais un fossé. Cela ne m'empêche pas de penser que Gilbert La Rocque a écrit, à sa façon, son premier roman d'amour...

André Vanasse

Porte ouverte

Bélanger et la langue, cinq ans après

Pierre-Hervé Lemieux

Bien sûr, ce ne sont pas *les Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey qui ont changé la mentalité de la ville de Québec en 1934. Cette mentalité a changé quand les conditions de mutation collective ont enfin été réunies durant les années '60, soit une trentaine d'années après le roman visionnaire. Pareillement, ce n'est pas le *Refus global* de Borduas (1948) qui à lui seul aurait inspiré un nouvel esprit à l'intelligentsia « libérale » des années '50.

L'esprit nouveau, déjà diffus, n'a pas été l'effet ni l'oeuvre du seul Borduas, mais c'est lui qui en a donné l'expression théorique la plus incisive. De même, ce ne sont évidemment pas *les Insolences* de Jean-Paul Desbiens qui auraient causé la Révolution tranquille. Elles ont seulement donné une forme personnelle et un élan vigoureux à un goût collectif de liberté et à un désir de changement culturel ou linguistique.